TOUS LES ABSENS N'ONT PAS TORT,

OU

RÉPONSE

AU DOMINE SALVUM FAC REGEM;

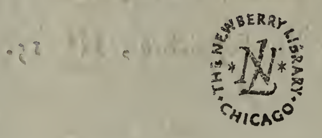
PAR un Homme de Lettres - Patriote, Citoyen du District des Petits - Augustins.

Se vend rue du Sépulchre, N° 15.

Case FRC 7763

AVIS.

L'indignation que j'ai reſſentie à la lecture du Libelle que je réfute, ne m'a pas permis d'épurer mon ſtyle ; je prie le Lecteur d'avoir de l'indulgence, & de faire attention que le cri du ſentiment ne peut être étudié.


THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

TOUS LES ABSENS N'ONT PAS TORT,

OU

RÉPONSE

AU DOMINE SALVUM FAC REGEM;

PAR un Homme de Lettres Patriote, Citoyen du Diſtrict des Petits-Auguſtins.

Aux fureurs des Partis je ne vends point ma Plume.

Epître ſur l'Indépendance.

EMBRASSER la querelle de l'honnête homme abſent, venger le juſte opprimé, faire rentrer dans le néant le fangeux libelliſte, qui cache ſous les roſes d'un ſtyle pompeux & entortillé, le fiel amer des plus noires calomnies; voilà, je crois, mes Concitoyens, les devoirs les plus chèrs de l'Homme de Lettres qui s'honore de probité : je me fais gloire de les remplir.

Je ne ſuis ni Protégé ni Créature de Son Alteſſe Séréniſſiſme Monſeigneur le Duc d'Orléans; mais un bon & vrai Patriote peut-il voir, ſans frémir, déchirer ſon ſemblable par des hommes aſſez lâches pour laiſſer ignorer à leurs adverſaires d'où partent les coups mortels qui les aſſaſſinent? Qu'il ſe préſente un Dénonciateur, qu'il y ait une accuſation en forme, les Tribunaux ſont là; la Juſtice y ſiége en ce moment en perſonne, & le dénonciateur ou l'accuſé y recevront le châtiment dicté par la Loi. Mais, plein de terreurs ſecrettes, & dans l'eſpoir de l'impunité, s'envelopper de voiles épais, pour terraſſer un courageux ennemi que l'on n'oſe attaquer en face, eſt une trahiſon que tout bon Citoyen doit réprouver. Je ſuis Citoyen; je dénonce ici aux Miniſtres de la Loi tous les Libelliſtes. Je réclame hardiment l'appui des Tribunaux, pour les anéantir, comme un des fléaux les plus funeſtes qui puiſſe affliger la Société.

En attendant que la ſage adminiſtration, que nous verrons ſans doute ſortir du cahos informe où nous vivons, aye pu prendre des meſures, pour forcer au ſilence ces Auteurs ſcandaleux, mille fois plus dangereux que le fatal Réverbère, dont on a trouvé moyen d'éteindre la fureur

meurtrière : j'invite, au nom de l'honneur, tous les Littérateurs honnêtes à réfuter ces infâmes reptiles, qui, se glissant chez les meilleurs Citoyens, par mille sentiers tortueux, hasardent tout, persuadés que leur marche sourde ne doit être honorée que d'un profond mépris. Il en est temps, Sages, qui de vos cabinets dictez des Loix à l'Univers ; montrez-vous, faites briller la vérité, rendez justice à la vertu ; & par la noble fermeté de vos estimables Ecrits, contraignez ces boutes-feux, qui ne veulent que le désordre, à rougir de leur sotte impudence.

Afin de vous en défier, mes Concitoyens, connoissez le Libelliste : enveloppé des ombres les plus épaisses, il porte ses coups à la faveur de l'obscurité. Deux Furies, toujours à ses côtés, sans cesse sont occupées à préparer les venins de mille aspics, d'autant de serpens & de vipères ; c'est-là l'encre dont la troisième Euménide entretient perpétuellement son intarissable & dégoutant cornet. Jamais son cœur impie n'eut le plaisir de rendre graces à l'Auteur de la Nature de ses infinis bienfaits. Le Soleil, régénérateur de l'Univers, offusque sa vacillante paupière. Son génie, toujours porté au mal, l'éloigne de toute admiration. Il voudroit trouver imparfaits jusqu'aux

plus beaux chefs-d'œuvres de la Divinité. Le front ſourcilleux, l'œil cave, le teint blême, la figure allongée, l'ame, ſi on peut lui en ſuppoſer une, toujours bourellée de remords ; maigre des proſpérités d'autrui ; il traîne aux yeux de la multitude qui, ſans le connoître, le fuit à ſon aſpect ſiniſtre, un cadavre chancellant qu'aucunes vertus n'habitèrent jamais ; enfin, pour le peindre en deux mots, le moindre mal eſt celui qu'il a fait : il eſt toujours infiniment au-deſſous de celui qu'il médite. Il tomberoit de lui-même, ſi la méchanceté & l'injuſtice ne l'emportoient chez l'humaine eſpèce, ſur le bon ſens & l'équité. Le Libelliſte ne reſpecte rien ; plus l'objet eſt élevé, plus il offre de priſe à ſa malignité, parce que le nom de la perſonne ou de l'œuvre qu'il déchire, illuſtre ſon pitoyable pamphlet, & en lui procurant le débit, le dédommage, par la ſatisfaction de ſon avide cupidité, du ſacrifice fait à ſon amour-propre, par le ſecret que ſa turpitude le force à garder.

L'Auteur du *Domine, ſalvum fac Regem*, prière que tout bon François répète perpétuellement du meilleur de ſon cœur, nous fournit une preuve complette de cette audace déméſurée ; puiſque dans le même moment où il profane le nom chéri du Roi, par des éloges dont ſa plume en-

venimée détruit le mérite, il navre le cœur de cet excellent Monarque, par les ſarcaſmes ſacriléges qu'il oſe ſe permettre contre ſon auguſte épouſe. François, redoutez le poiſon que diſtille à longs traits la plume vénale de celui qui, ſans ſe montrer, oſe tout attaquer. Celui qui ulcère le cœur du meilleur des Rois, en le bleſſant dans la perſonne de ſon épouſe, pouvez-vous le regarder comme bon Citoyen? Quelle confiance pouvez-vous avoir en lui, ſi vous le jugez indigne de ce titre précieux? Conſidérerez-vous comme votre ami celui qui agit contre le droit des gens, & qui viole l'hoſpitalité, en inſultant à votre Reine, qui eſt venue confidemment au milieu de vous, vous faire oublier par ſes bienfaits, les propos ſcandaleux que ſes ennemis répandoient contre elle en ſon abſence.

Ce miſérable pamphlet fait fortune! Mais ſuivez-le avec moi, voyez quel tiſſu d'invraiſſemblance. Je ne releverai que les plus fortes, & je tâcherai de paſſer ſous ſilence la plus grande partie des horreurs qu'il contient, pour ne pas augmenter leur publicité. D'abord, à la page 9, il vous prie de *ſuppléer par la ſuffiſance de vos réflexions particulières, à l'inſuffiſance des faits qui lui ont été communiqués.*

C'eſt comme s'il vous diſoit : « Je connois
» la force, la dextérité, la ſoupleſſe, l'entor-
» tillage de mon ſtyle, il exaltera vos têtes,
» & vous penſerez, & vous verrez même, ce
» que je n'ai pas écrit. Les faits m'ont manqué,
» mais votre imagination échauffée y ſuppléera ».

Un Anonyme, mes Compatriotes, en vous priant de ſuppoſer des faits, parce qu'il n'en ſait pas, pourroit-il affoiblir en un moment les ſentimens que votre véritable ami n'a pu acquérir que par des années de bienfaiſance, dont vous avez profité, & que vous oublieriez ? François, vous pouvez être légers, mais vous ne pouvez être ingrats. Je ſuis donc fondé à me rendre pour S. A. S. appelant du tribunal de votre légéreté, à celui de votre reconnoiſſance. Si vous deſcendez en vous-mêmes, ſi vous réfléchiſſez un moment, quelles que ſoient les apparences, alors qu'il n'y aura point de preuves, alors qu'il s'agira de condamner votre Bienfaiteur, vous vous demanderez où eſt le dénonciateur ? quelle eſt ſa vie ? quels ſont ſes mœurs ? Je n'oſe répondre à ces queſtions ; mais tournez le feuillet, & vous ne verrez qu'un Anonyme. Pour intéreſſer davantage ſes Lecteurs, & faire valoir les traits envenimés qu'il décoche, il larde ſon ouvrage

des noms reſpectés & chéris de la Fayette, de Bailli, &c. &c. Il leur rend juſtice. Ignore-t-il donc, ce ſavant Anonyme, que s'il étoit poſſible de faire paroître aux honnêtes gens la vertu odieuſe, les louanges répétées que lui rend l'homme vicieux, pourroient ſeules opérer cette étonnante métamorphoſe ?

Il vous préſente enſuite une ſpéculation horrible, auſſi fauſſe dans ſes principes que dans ſes conſéquences ; & finit, on ne ſait trop pourquoi, après avoir compromis les noms de Banquiers Citoyens & Etrangers, dont apparemment il a eu occaſion de trouver les bourſes fermées, par rejeter ſur S. A. S. tout l'odieux d'un complot, qui n'a ſans doute exiſté que dans ſon cerveau gangrené.

O mes Concitoyens! nos plus dangereux ennemis ne ſont pas ceux qui, ſe préſentant devant nous, nous offrent un combat égal, mais, défions-nous de ceux qui travaillent dans les ténèbres. Mille écrits incendiaires ſont en ce moment répandus dans cette Capitale : les uns ſe dirigent contre nos vertueux appuis, Bailli & la Fayette ; d'autres cherchent à jeter ſur les dignes Repréſentans de la Nation, des ridicules qui ne retombent que ſur eux ; ceux-ci cherchent à

ternir la réputation du plus zélé partiſan & du premier moteur de la liberté ; ceux-là tendent à altérer la ſatisfaction d'un bon Roi, qui ſe félicite de ſe voir au milieu de ſes enfans, & ſe répandent en invectives contre l'épouſe qu'il chérit. Le Miniſtère public, occupé de choſes plus eſſentielles, a craint, ſans doute, de leur donner trop d'importance, & a penſé que le mépris, avec lequel il les voit, deſſilleroit les yeux des honnêtes gens, & feroient tomber d'eux-mêmes des Ecrits qui n'ont de valeur que par la calomnie, contre laquelle les vrais Patriotes doivent être dans ces temps de criſe plus en garde que jamais.

Je vous l'ai dit, je vous l'ai déjà prouvé, le Libelliſte ne reſpecte perſonne, pas même lui, puiſque, dans le même Ecrit, comme je vous le ferai voir tout-à-l'heure, il ne rougit pas de dénigrer celui dont il a voulu ſe rendre l'apologiſte. Auparavant, voyons ce qu'il nous dit de M. l'Evêque d'Autun, qu'un peu plus haut il nous avoit déſigné comme tendant aux Sceaux ou au Contrôle Général des Finances. Ce hardi Libelliſte, qui paroît décidé à ſe déclarer *incognito* l'ennemi de tous les honnêtes gens, veut ici ridiculiſer ſes grandes vues patriotiques ſur les

biens du Clergé que l'Aſſemblée doit, dit-on, définitivement décréter au premier moment. Enſuite, oubliant bientôt qu'il a préconiſé le courage & les vertus patriotiques du jeune héros de l'Amérique, un des premiers ſoutiens de notre liberté naiſſante, il le préſente comme un étourdi, s'oubliant aſſez, pour manquer eſſentiellement au Premier Prince-du-Sang de France, à un Bourbon, dont le nom chéri des François eſt reſpecté juſqu'aux limites du Monde.

Si le brave la Fayette eût eu, comme le prétend le lâche Auteur que je réfute, à ſe plaindre du Premier Prince-du-Sang, ſans doute, il eût été lui en demander raiſon : & Philippe de Bourbon, Duc d'Orléans eſt trop juſte & trop brave, pour ſe refuſer à réparer de quelle que façon que ce fût, l'outrage par lui commis. Mais, n'en doutons pas, mes Concitoyens, ce plat Zoïle vouloit en même temps, & d'un ſeul trait de plume, couvrir de ridicule deux perſonnes également reſpectables.

Qui peut donc enhardir ainſi ces mauvais génies inviſibles & impalpables ? Le patriotiſme de celui dont il ſe déclare l'ennemi ; la rage de quelques mauvais Citoyens, furieux d'avoir vu un Prince magnanime leur montrer l'exemple de

la vertu, en ſe réuniſſant des premiers à la partie ſaine de l'Etat; le déſepoir de le voir toujours exciter le patriotiſme, & faire le bien. Ce qui irrite leur jalouſie, c'eſt la honte de ne pouvoir ſuivre des exemples qui coûteroient trop à leur avarice ou à leur amour-propre.

Voilà, François, les motifs des Libelles dont vous êtes infectés; que vous ne verrez s'éteindre que quand vous ſerez aſſez courageux pour ne les plus acheter & même refuſer de les lire, quand on vous les donnera pour rien, comme celui-ci, qu'on diſtribuoit *gratis* vendredi ſoir au Palais-Royal. Rendez juſtice à votre Bienfaiteur, revenez de votre erreur avant ſon retour, évitez de rougir à la vue du Juſte; rien ne pourra changer ſon cœur qui vous eſt dévoué, mais combien il ſeroit humiliant pour vous d'attendre trop tard à lui rendre des ſentimens qu'il n'a sûrement jamais ceſſé de mériter! N'en doutez pas, notre Roi, à qui nous devons toute notre confiance, ne l'auroit pas honoré de la ſienne, ſi les ſoupçons que l'on cherche à faire naître dans vos ames aimantes & reconnoiſſantes, euſſent été fondés. Il ne vous auroit pas laiſſé pour gage de la pureté de ſon cœur, ſa reſpectable Epouſe & ſes Enfans, qui ne ſemblent reſter au milieu de

la Capitale, que pour déconcerter la calomnie.

Comblé des bontés d'un Roi qui l'aime, de la tendresse d'un épouse qu'il chérit, entouré d'une famille dont il est l'idole, ne pouvant point former de vœux du côté de la fortune, que peut desirer un Duc d'Orléans, Premier Prince-du-Sang de France? Votre affection, François. L'ayant obtenue, il ne lui restoit plus qu'un vœu à former; c'étoit de la conserver. Certainement son sort est plus digne d'envie que celui de bien des Rois. Jetez un coup-d'œil sur sa conduite, & tant que vous n'aurez aucune conviction contre lui, vous serez naturellement autorisés à penser avec moi, que toutes les calomnies dont il est l'objet, sont sans fondement, comme les horreurs rendues publiques contre les deux dignes protecteurs de notre liberté & de notre bonheur.

Vient ensuite une diatribe infernale contre le Comte de Mirabeau. Hélas! rendons-lui graces du bien qu'il fait, oublions le passé, profitons du présent, & s'il est dangereux, gardons-nous de l'avenir.

Après, par un calcul *algébrico-politique*, l'Auteur fait jouer le Royaume de France à paire ou non. C'est ici où toute sa monstruosité se montre

à découvert ; ne pouvant rien dire, il avoue qu'il ſuppoſe. Eh ! M. l'Anonyme, que ne l'annonciez-vous en commençant ? Vous m'auriez évité, ainſi qu'à mille Citoyens pouſſés par leur curioſité, la peine de lire la ſeconde page.

Tout en ſuppoſant & conjecturant, l'Auteur arrive à Londres, où il ſe complaît à rendre juſtice au Prince de Condé, pour faire une nouvelle ſortie, pleine d'invectives contre M. le Duc d'Orléans. Il n'eſt pas de notre Patrie, mes Concitoyens, l'Ecrivain de ces infernales impoſtures ; car, s'il étoit notre Compatriote, il ſeroit comme nous, perſuadé, que ſi tous les François ſont égaux en valeur, à plus forte raiſon cette égalité doit régner entre deux Bourbons.

Avec un peu d'attention, rien n'eſt ſi facile que de deviner d'où partent ces Libelles. Tous ont un même eſprit, tous préſentent les mêmes idées ; tous, en attaquant le Prince Ami du Peuple, attèrent M. le Comte de Mirabeau, s'égayent ſur les bons Patriotes, & taxent d'ambition M. l'Evêque d'Autun, parce qu'il s'efforce de faire le bien. Tous, comme celui-ci, s'évertuent à lancer des collibets à l'Aſſemblée en général. Avec quel plaiſir l'Auteur du *Domine ſalvum* ſe plaît à ſuppoſer qu'un Député de Bretagne a dit, qu'*il*

y a beaucoup de coquins à l'Aſſemblée. Dans un autre endroit, il cherche à donner l'alarme, en menaçant de voir bientôt aſſembler les Provinces, pour, dit-il, *violer leurs inviolables Enfans.* Jugez à préſent ſi tous les abſens ont tort, & ſi vous devez ajouter foi à cet Ecrit ſcandaleux qui n'a fait beaucoup de bruit que parce que, pour lui donner plus de publicité, on en a diſtribué *gratis* quelques mille, encore Dimanche.

Quand, mes Concitoyens, jouirons-nous de cette tranquille liberté, pour laquelle nous nous donnons tant de peines? Quand ſortirons-nous entièrement de l'affreuſe anarchie, dans laquelle nous ont néceſſairement jetés les criſes que nous venons d'éprouver? Quand ceſſerons-nous de confondre ces deux mots fort éloignés d'être ſynonymes: liberté & licence? Temps heureux, venez dédommager d'honnêtes & courageux Citoyens des fatigues qu'ils ſupportent avec tant de force & de courage! Nobles Repréſentans de la Nation, hâtez-vous d'achever de mériter la Couronne civique qui eſt due à vos glorieux travaux, & que nous aurons tant de plaiſir à poſer ſur vos fronts, rayonnans de ſatisfaction, lorſque vous aurez rétabli l'ordre après lequel nous ſoupirons tous. Alors, lâches Zoïles, forcés de vous

459

ſoumettre à de ſages Loix, vous ſerez contraints de modérer le fiel que vous verſez. Le Sage pourra ſeul marcher la tête haute ; & vous, retirés dans vos infâmes repaires, vous ſerez obligés de vous y enſevelir, où d'emprunter, ſi vous voulez voir le jour, le maſque de l'honnête homme, & ſa plume, ſi vous voulez écrire ; en attendant, graces ſoient mille fois rendues au Roi Citoyen, par qui nous aſpirons au bonheur....... *Domine, ſalvum fac Regem.*

A PARIS, chez BAUDOUIN, Imprimeur de L'ASSEMBLÉE NATIONALE, rue du Foin-Saint-Jacques, N°. 31.